

# Sam Szafran

## L'œuvre et la vie

●●● **Geneviève Nevejan**, Paris  
Historienne d'art

L'homme est terriblement loquace, introuvable dans le récit de ses souvenirs partagés avec les peintres, sculpteurs et écrivains qui l'ont escorté durant ses années de rapine. Sam Szafran est la mémoire vive des hommes et des lieux, surtout de Montparnasse, cette ruche d'ateliers non loin de l'École des beaux-arts de Paris. Rares sont les artistes qui parlent de leurs semblables en des termes aussi sensibles et même reconnaissants. On chercherait en vain chez lui la hargne confraternelle de ces grands rivaux que sont les artistes et pour lesquels la critique est un faire-valoir. Sam Szafran est de ceux qui doutent trop pour se livrer au culte de soi.

Le peintre n'évoquerait pas avec la même affection Alberto et Diego Giacometti ou César, si ces derniers n'avaient pas été sa seule école, voire son unique famille. Son père meurt en 1941 au début de la guerre. Sa mère sera la seule survivante d'une famille décimée dans les camps. A l'âge de six ans, Sam Szafran échappe à la rafle du Vel' d'Hiv'. Sa peur de la foule est née de là. Il gardera toujours le souvenir oppressant de cette multitude rassemblée dans le vélodrome, avant d'embarquer pour un dernier voyage. Il traversera ces années de guerre et même d'après-guerre dans la solitude de familles d'accueil rétives à l'affection.

Installé à Montparnasse, il côtoie les artistes qui y ont leur atelier. Il broie les couleurs, transporte les châssis. Il devient le tâcheron content de vivre dans l'intimité de l'atelier. Aujourd'hui encore, citer ses compagnons d'infortune est l'hommage perpétuel de Sam Szafran à ceux qui l'on sauvé.

Les épreuves peuvent aguerrir, Sam Szafran les vécut en écorché vif, la rage au ventre. Elles forgèrent en lui la modestie, en conjurant l'orgueil. Ses propos n'abordent jamais de front son œuvre emmurée par la pudeur. Les non-dits dressent un portrait en creux de l'artiste, de ses blessures, de ses failles et de son humilité... Rencontre avec un homme aux qualités d'humaniste d'un autre âge.

**Geneviève Nevejan :** *Sam Szafran, comment votre œuvre était-elle perçue dans le paysage des années 50, largement tourné vers l'abstraction ?*

**Sam Szafran :** « Mon parcours a été un itinéraire assez sinueux et convulsif. Dans les années 50, il y avait une guerre violente entre figuratif et non figuratif. Le journal *Combat* avait titré : *Le réalisme sauce Szafran*. Beaucoup étaient outrés. Diego Giacometti m'a dit : "C'est le début de la gloire." Il reste que jusqu'à l'âge de cinquante ans, j'ai été très complexé d'être marginal. »

*Sam Szafran, cinquante ans de peinture*  
du 8 mars au 16 juin,  
Fondation Pierre  
Gianadda, Martigny  
[www.gianadda.ch](http://www.gianadda.ch)

*Vous aimez parler des artistes que vous avez côtoyés. Quel rôle ont-ils joué ?*

« J'ai un grand plaisir à les évoquer parce que ce sont eux qui m'ont fait. Moi, j'étais un juif polonais qui portait l'étoile jaune à l'âge de sept ans. Je me suis retrouvé au vélodrome avec ma jeune tante qui avait 18 ans. J'étais blond comme un Suédois, elle m'a enlevé l'étoile : "Tu diras aux gardes mobiles que tu es le fils du concierge." Durant ces années, j'ai vécu caché à droite et à gauche. Au sortir de la guerre, j'étais devenu réfractaire à tout. Je faisais partie d'une bande de malfrats. Comme je voulais avoir une bicyclette, je suis entré dans une usine où j'étais chargé de rechapir<sup>1</sup> les bicyclettes et le week-end, je volais. Un jour, je suis venu avec ma bicyclette décorée et le chef de bande, en quelque sorte le caïd, m'a dit : "Quand on a un talent comme le tien, on ne fait pas le voyou." J'ai été à ce point frappé que j'ai décidé de m'inscrire aux cours du soir de dessin. Je dis souvent que mon université, c'était les bistrots, où j'ai vécu des rencontres déterminantes, par exemple celle de César qui m'a fait entrer à la galerie Claude Bernard, où je suis demeuré pendant près de quarante ans. »

*Quelles étaient les galeries qui comp- taient à l'époque ?*

« Pierre Matisse, Kahnweiler et Denise René, qui avait une passion pour les artistes et leur œuvre, ont été mes dieux. Claude Bernard était plus cynique. J'ai bien connu Jacques Kerchache, qui a été mon premier fan et auquel je dois l'une de mes premières expositions. C'est la raison pour laquelle il a pu me faire des coups vaches de marchand ; je lui ai toujours pardonné. Il avait dû être Africain dans une autre vie, car il se sentait là-bas comme chez lui. Il avait un sens inné des œuvres, notamment des

sculptures africaines. Quand je ne trouvais pas une forme, je lui demandais de me montrer une pièce et cela m'inspirait. Il était capable d'entrer dans la peau d'un artiste. Faculté que je n'ai observée que chez les "vieux de la vieille", comme Georges Salle, directeur des musées nationaux qui avait connu Brancusi, Picasso et Braque. Le marchand Pierre Matisse, fils d'André Matisse, avait aussi cette faculté. C'était un plaisir de voir cet homme qui vivait véritablement la peinture, peut-être parce qu'il était peintre lui-même, comme sa sœur Marguerite, talent que n'appréciait pas son père. Giacometti l'avait d'ailleurs rencontré à la Grande Chaumière alors qu'il était élève. »

*Pourquoi procédez-vous toujours par série ?*

« Durant mes années en galerie, Claude Bernard s'emparait très vite de mes œuvres, ce qui me dépossédait de mes points de repères, d'où la nécessité de reprendre à l'envi les mêmes thèmes. Pour moi, ce ne sont pas des séries, mais des séquences. Mon entrée en art et dans une thématique s'est faite par le cinéma. J'étais un des adeptes de la cinémathèque Henri Langlois. On y croisait ceux qui allaient former la nouvelle vague. Je les écoutais. »

*Ces thèmes obsessionnels sont-ils dus à un idéal de perfection ? D'ailleurs êtes-vous satisfait de ce que vous faites ?*

« Jamais. »

*Pourquoi avoir abordé le thème de l'escalier que vous situez presque systématiquement dans une perspective mouvante qui s'apparente au vertige ?*

1 • En peinture décorative, faire ressortir une mouleure. (n.d.l.r.)

« Peindre le vertige a été un moyen de l'exorciser. J'avais un oncle qui était à proprement parlé un sadique. Lorsque je ne répondais pas convenablement à ses questions, il me suspendait du quatrième étage, au-dessus du vide, et me menaçait de me lâcher. La seule chose qui soit basée sur la sensation dans ma peinture, c'est le vertige. Mourir pour moi, ce n'est pas arrêter de respirer, c'est chuter. Quand mes amis poètes et écrivains m'ont fait découvrir Edgar Poe, le maelström faisait déjà partie de mon existence. »

*Pourquoi avoir réalisé si peu de portraits de tous ceux que vous avez côtoyés ?*

« Quand je peins un portrait, je suis dans un état quasi médiumnique, je vois des choses. Je tiens cela de ma grand-mère. Je songe à un ami que j'ai portraituré dans un état convulsif. Trois mois plus tard, il est tombé gravement malade. »

*Qu'en est-il du portrait de l'écrivain James Lord, auteur d'une biographie consacrée à Giacometti ?*

« Son portrait était un défi pour moi, parce que James Lord avait été portraituré par Picasso, Giacometti et Balthus. Je suis parti d'une remarque de Giacometti, qui lui avait dit qu'il ressemblait à un "bandit". Mes portraits de lui sont un peu taillés à la hache. La représentation du bassin était difficile car il s'asseyait comme une femme, j'ai donc un peu traité le corps comme un bloc, à la manière du *Balzac* de Rodin. J'adorais les plâtres du musée Rodin de Meudon, au point qu'ils étaient devenus une quasi obsession. Il y a souvent dans mes dessins ce côté *Balzac* de Rodin. »

*L'art vous-a-t-il sauvé ?*

« Mon destin paraissait tout tracé. Ma grand-mère paternelle m'avait arrangé un mariage avec une jeune fille juive, enfant unique, dont la famille possédait six magasins rue de Turenne. Je ne voulais pas de ce destin. Quant à ma mère, elle s'opposait à ce que je sois peintre. Je l'ai quittée à l'âge de 16 ans et nous avons été séparés pendant quatre ans. A deux reprises, j'avais miraculeusement échappé aux camps. Je n'acceptais d'être prisonnier que de moi-même, pas des autres. Durant ces années difficiles, j'ai résisté. J'étais un révolté.

« L'art peut sauver ou détruire, je songe à Riopelle qui a souffert du manque de reconnaissance. En ce qui me concerne, je n'avais pas d'alternative. »

**G. N.**

Sam Szafran  
Entretien avec  
Alain Veinstein,  
Paris, Flammarion  
2013, 256 p.

Sam Szafran,  
« Hommage à  
Jean Clair » (2012)

